

Éditorial

Sur le chemin du musée

Michel Coulombe

Volume 9, Number 1, September–November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34242ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Coulombe, M. (1989). Éditorial : sur le chemin du musée. *Ciné-Bulles*, 9(1), 2–3.

Sur le chemin du musée

par Michel Coulombe

Toutes les grandes villes du monde occidental comptent plusieurs musées célèbres. On ne saurait passer par Madrid sans visiter le Prado, explorer New York sans s'arrêter au Metropolitan Museum ou séjourner à Paris sans s'attarder quelques heures au Louvre. Du moins, visite-t-on inévitablement ces grands musées en compagnie de touristes venus des cinq continents. Les musées sont non seulement les cathédrales des civilisations, mais aussi un carrefour des peuples.

Même Ottawa — qui n'a rien d'une très grande ville mais qui consent depuis longtemps d'importants efforts pour se donner des airs de capitale — n'échappe pas à la règle. Le gouvernement canadien y a investi des sommes considérables ces dernières années pour redorer le blason des grandes institutions muséales de la capitale canadienne. Sur ce terrain, chacun le sait, Montréal traîne la patte. S'il est vrai que, comme l'affirme fièrement sa devise, le Québec se souvient, ce n'est pas son réseau de musées qui le rappelle le plus clairement. La preuve, c'est qu'on aura mis un temps fou à voir à l'essentiel à Montréal, c'est-à-dire à déménager, après d'interminables débats, le Musée d'art contemporain au cœur de l'activité urbaine et à agrandir le Musée des beaux-arts en conformité avec ses besoins. Tout de même, souffle aujourd'hui un vent favorable. Le Centre canadien d'architecture, ouvert plus tôt cette année, en est d'ailleurs la preuve. Reste à savoir si on pourra dépasser l'étape de l'indispensable consolidation. Et pourtant...

Pourtant, on sait très bien que les musées sont la mémoire vivante de nos civilisations et qu'à l'heure de l'étourdissante simultanéité, du troublant village planétaire, la mémoire jette facilement du lest. Qu'il est naturel de retrouver plusieurs grands musées dans une ville de la taille et du rayonnement de Montréal. Que les musées sont des équipements culturels stratégiques pour qui cherche à prolonger la durée du séjour des touristes dans une

ville et que le tourisme est un des nerfs moteurs de l'économie d'un grand ensemble urbain ; et que la culture est une donnée fondamentale, particulièrement dans une société comme la nôtre.

Alors, il n'est pas étonnant qu'au Québec les spécialistes des musées regardent en avant plutôt que de tourner en rond dans leurs salles d'exposition. Pas davantage étonnant que leur analyse de la situation les amène à vouloir développer le parc muséal québécois. Naturel aussi que le cinéma, associé de près à tout ce qui a fait l'histoire de ce siècle, à la fois témoin fidèle et pionnier, soit dans la course aux nouveaux équipements et qu'on prépare, à la Cinémathèque québécoise, un important projet de Musée de l'image en mouvement.

La Cinémathèque québécoise a déjà, on le sait, le statut de musée. Dès le début des années 70, elle touchait à la muséologie comme on s'adonne au bricolage. Chacun était conscient qu'avec de meilleurs outils les résultats auraient été beaucoup plus probants, mais on se disait qu'il valait certainement mieux faire peu que de ne rien faire du tout. Et c'était vrai. Encore aujourd'hui, plus de sept ans après s'être installée dans ses nouveaux locaux, la Cinémathèque fait pour le mieux, le peu d'espace d'exposition dont elle dispose limitant considérablement l'envergure des expositions qu'elle peut monter et, partant, le rayonnement de sa fonction muséale. D'ailleurs, elle n'a toujours pas d'employé qui soit strictement responsable des expositions. Pourtant, ses collections (films, affiches, photos, appareils, etc.), à plus d'un titre impressionnantes, justifient pleinement l'appellation musée.

C'est donc hors les murs que la Cinémathèque québécoise a joué, avec le plus d'impact, son rôle de musée. Par exemple au Musée des beaux-arts où elle a offert, en 1982, l'importante exposition consacrée au cinéma d'animation et au Musée de la civilisation, à Québec, où elle a préparé, plus tôt cette année, une exposition sur le pré-cinéma à la Maison Chevalier. Il faut également souligner sa participation à Cités-Cinés (volet Claude Jutra), gadget extravagant reposant sur une ingénieuse mise en scène du cinéma qui convaincrait n'importe qui de la pertinence d'investir dans un lieu dynamique où le septième art serait pleinement mis en valeur. Après Cités-Cinés, qui tient autant du festival pour cinéphiles avertis que des arts visuels, la barre est haute. Chacun sait maintenant qu'il ne suffit plus d'aligner un nombre fabuleux de vieux

Au MOMI, à Londres, on présente la carte mondiale des grands festivals. On y retrouve notamment Cannes, Berlin, Venise, Londres, Sidney, San Francisco et Toronto, pas Montréal. En fait, Montréal est reléguée à la catégorie « autre », ce qui est évidemment injuste et injustifié. Ce discutabile classement rappelle à qui aurait pu l'oublier que l'histoire du cinéma est bien loin des sciences exactes. Quant au cinéma canadien, s'il est mentionné ici et là, il n'a pas droit à sa vitrine comme celui de la France, des États-Unis, de la Pologne, de l'Italie, de la Chine ou du Tiers-Monde. Le Commonwealth est décidément bien ingrat.

costumes et de vieilles caméras ayant servi dans tel et tel film par ailleurs inoubliable pour obtenir un musée de haute tenue. La muséologie n'en est heureusement plus là et, à Paris, la Cinémathèque française le rappelle cruellement, elle dont les trésors empoussiérés, à l'étroit dans des salles qui ne les mettent pas en valeur, paraissent associés à un art dont le temps aurait perdu la trace. Le musée Langlois montre clairement que la culture cinématographique ne doit pas être présentée dans un sarcophage si elle veut intéresser un large public.

Évidemment, il y a mieux. À New York par exemple, où le musée consacré au cinéma, l'American Museum of the Moving Image, est très récent. À Londres, une ville célèbre pour ses grandes institutions muséales, notamment Tate Gallery, le National Gallery et le British Museum, le Museum of Moving Image (MOMI), ouvert il y a un an, est à la hauteur de ces grandes institutions. Le cinéma y est présenté avec intelligence et invention, sur un parcours constitué de 52 étapes. On y traverse bien sûr l'histoire du septième art à partir du pré-cinéma. Les différents éléments d'exposition permettent au visiteur de retrouver les ombres chinoises, la *camera obscura*, le thaumatrope, le praxinoscope, puis de plonger dans le monde merveilleux du muet avec ceci de particulier que des animateurs déguisés en citoyens de l'époque y vont de leurs commentaires pour rendre l'histoire plus accessible et présenter le cinéma comme un art vivant. S'il y a beaucoup d'objets et de films à découvrir au MOMI, chaque fois que la visite menace de devenir un peu austère, on fait appel à l'animation, recourant par exemple au bagout d'une bonimentrice populiste pour rappeler le bon souvenir de classiques du muet ou opposant avec humour Chaplin et Lénine pour mieux faire apprécier les cinémas américain et soviétique. À cela, il faut ajouter la télévision qui livre ses secrets grâce à des mises en scène interactives. L'expérience londonienne, très stimulante, encourage la Cinémathèque québécoise à défendre son projet de Musée de l'image en mouvement et rappelle, fort à-propos, que l'audace ne gêne en rien la pertinence muséologique. Elle lui offre tout simplement un public plus important.

Mais que prépare-t-on à la Cinémathèque québécoise? Un projet qui ne s'arrête pas au seul septième art mais qui s'attache à l'ensemble des images en mouvement. Comme à New York et à Londres. Ce projet, à l'étape de l'étude de faisabilité, a reçu l'approbation de l'assemblée des membres, c'est-à-

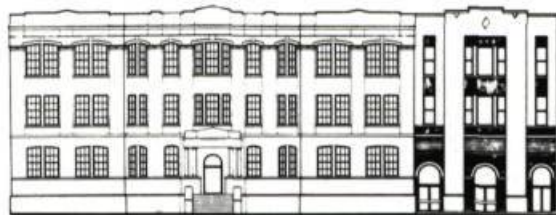
dire qu'il a l'appui de la profession, un atout par ailleurs essentiel.

Pour l'heure, la moitié du travail est entre les mains des concepteurs qui devront imaginer un musée sachant refléter l'histoire des images en mouvement mais aussi s'ouvrir sur l'avenir de manière novatrice. Un musée qui mettra en valeur les forces de la Cinémathèque, l'animation et la cinématographie québécoise, et qui permettra autant la consultation de documents vidéo que de textes par un large public de cinéphiles. Dans ce musée, le volet pédagogique sera de première importance, d'autant plus que l'enseignement du cinéma aux enfants et aux adolescents est toujours quantité négligeable au Québec.

L'autre moitié du travail sera politique. Ce genre d'équipement, coûteux, très coûteux, a besoin du soutien enthousiaste du ministère des Affaires culturelles et du ministère des Communications pour arriver à bon port. Il faudra donc s'assurer de la fermeté de leur partenariat. Sur ce terrain, il est souvent aventureux d'accepter de faire un trop grand nombre de concessions. Il est très net que la Cinémathèque doit maintenant foncer tandis que la porte est entrouverte, tandis qu'on s'intéresse aux musées montréalais en haut lieu.

L'objectif : 1992 ou 1993. Pour un projet d'une telle envergure, projet qui aura des conséquences importantes sur le fonctionnement de la Cinémathèque québécoise et sur la visibilité du cinéma dans la ville, autant dire demain.

Le plus cocasse dans l'histoire c'est qu'il y aurait, dans l'air, un projet concurrent de musée du cinéma. On se souvient que Lavalin et l'Office national du film avaient déjà jeté un oeil de ce côté puis abandonné cette piste. Mais il s'agit d'autre chose... À croire qu'il suffit, au Québec, de développer un projet important pour qu'aussitôt les envieux veuillent loger à la même enseigne. L'histoire se souviendra peut-être d'eux, on verra donc leur nom dans un musée... ■



La Cinémathèque québécoise